

MEMOIRE DU PAYS

Glaudi Barsotti

Loís SABARIN	2
Nicolau SABOLI	3
Junior SANS	5
Antòni Leandre SARDOU	7
Ferran SARRAN	9
Emili SAVY & Carles DESCOSSE & Joan-Baptista GRA	10
Celeste SENES	11
Eugèni SEYMARD	13
Victor SIBOUR (Voir Loís ISNARDON)	
Pèire SILVY	15
Leon SPARIAT	16

LE JOURNALISTE LOÍS SABARIN

Le journal fondé en 1891 par Pascau Cros avec l'aide de Gabriel Guerriera, dont nous avons évoqué les figures, *La Sartan (La Poêle)*, a permis à un grand nombre de talents de s'exprimer. Et cela, hors des publications félibréennes plus ou moins spécialisées et confidentielles, qui pour ces raisons ne touchaient pas les milieux populaires.

Avec *La Sartan*, ce ne fut pas pareil, et l'impact populaire du journal qui socialisait la langue occitane dans l'écrit et s'adressait à tous, fut très grand. Ainsi, des gens dont l'occitan était la langue maternelle mais qui n'écrivaient qu'en français, se mirent à l'utiliser dans la création.

Un cas typique de cette évolution nous est fourni par Loïs Sabarin. Il est né à Marseille le 9 mai 1871. Après des études secondaires, il débute dans la vie comme employé de banque. Mais il n'est guère intéressé par ce travail de gratte-papier et dès qu'il le peut, il l'abandonne pour embrasser la profession de journaliste qu'il exercera d'abord au *Petit Provençal*, puis plus tard, au *Petit Marseillais*.

Il commence par rimer en français, et en 1892, il gagne le premier prix du concours annuel organisé par le journal parisien *L'Écho de Paris*. Cependant, parallèlement, il s'exprimait déjà en provençal sous l'influence très probablement de Pascau Cros qui avait déjà dans la tête le projet de création de *La Sartan*. Et on trouve l'un de ses poèmes dans l'*Armanac Marselhés (Almanach Marseillais)* de 1891, parut à la fin de 1890.

C'est en 1891 qu'il devient, dès les débuts du journal, un collaborateur régulier de *La Sartan* dans lequel il écrira jusqu'à sa disparition en 1905. Il y donnera des poèmes ainsi que des galéjades, qu'il signera soit de son nom, soit sous le pseudonyme de « Loïs lo Turc ».

La langue est excellente, classique tout en demeurant très proche de celle utilisée dans le peuple de Marseille à cette époque. Surtout, le style est très populaire, bien en rapport avec la mentalité du temps, ce qui explique probablement le succès de ses textes. C'est que Loïs Sabarin chante essentiellement l'amour, et lorsque j'écris « l'amour », cela s'entend par l'amour physique. Là, il est dans son élément, ce qui ne veut pas dire que les termes employés soient pornographiques. Mais ils sont très libres, comme cela est d'ailleurs possible dans une langue telle que l'occitan demeurée sur ce plan très proche du latin. Et il dit des choses qui en français, ne passeraient pas.

L'une de ses meilleurs chansons est certainement « La cançon dei chaspaires » (« La chanson des chaspeurs »), qui porte en exergue le vers de Victor Gelu : « O que desastre s'èri turc » (« Oh quel désastres si j'étais turc »). En 6 strophes, il nous explique ce que sont les joyeux jeunes gens qui aiment à chasper les filles. Un modèle de texte dont devraient s'inspirer les rimailleurs d'aujourd'hui qui ont la prétention de parler d'amour physique mais ne parviennent qu'à être grossiers ou ridicules. Il est vrai que tout le monde ne peut pas s'appeler Aragon ou Jòrgi Reboul...

Sous la forme de galéjades, Loïs Sabarin fait aussi des réflexions philosophiques (si l'on peut dire !) sur l'amour. Elles sont très drôles et portent le titre évocateur de... « Pensadas d'un chaspaire » (« Pensées d'un chaspeur »).

Après la disparition de *La Sartan*, Loïs Sabarin n'a plus guère écrit en occitan, et il a aussi abandonné la poésie française ne consacrant plus qu'à ses articles journalistiques. Il est mort à une date que je n'ai pas trouvée, mais qui en tout cas, se situe après 1934, car à cette époque il était encore journaliste au *Petit Marseillais*.

L'AUTEUR DE NOËLS NICOLAU SABOLI

La mode des « nadaus », c'est-à-dire des noëls est une tradition littéraire très ancienne en Occitanie. Les plus vieux, originaires du Limousin, remontent au XII^{ème} siècle. Mais, c'est surtout à partir du XVI^{ème} siècle qu'ils connaissent une grande vogue, à un moment où la littérature occitane classique est dominée par la littérature française. Le relais est alors pris en quelque sorte par les créations populaires que sont les « nadaus ».

Cette tradition se perpétuera pratiquement jusqu'à nos jours, faisant passer les « nadaus » dans la mémoire populaire. Qui ne connaît le célèbre « La camba mi fa mau... » (« La jambe me fait mal... »), qui est un « nadau » de Saboli ? Et c'est précisément le personnage de Saboli que je vais vous présenter aujourd'hui.

Nicolau (ou Micolau) Saboli est né à Montoux, agglomération du Comtat Venaissin, le 30 janvier 1614. Il est le fils d'un bourgeois qui a été élu maire de Montoux en 1615. À cette époque, le Comtat Venaissin qui devait être rattaché à la France en 1791 et former avec une partie de la Provence le nouveau département de Vaucluse, fait partie des États du Pape. Il est gouverné par un vice-légat. Destiné très jeune à l'état ecclésiastique comme cela se pratiquait alors dans la bourgeoisie, Nicolau Saboli est inscrit en 1628 sur le registre de la congrégation du Collège des Jésuites de Carpentras. Il suit ensuite durant 3 années les cours de l'Université d'Avignon. Ses talents musicaux sont vite reconnus puisqu'en 1633, il reçoit l'investiture comme recteur de la chapelle Sainte-Marie-Madeleine au maître autel de la cathédrale Saint-Suffren de Carpentras. La même année il reçoit la prêtrise. En 1639, il est maître de chapelle et organiste à Saint-Suffren où il reste 4 ans avant de venir à Avignon comme grand bénéficiaire, maître de chapelle et organiste de l'église Saint-Pierre qui marque l'apogée de sa carrière. Il ne montera pas plus haut dans la hiérarchie car il prend trop ouvertement position en faveur des éléments populaires d'Avignon lorsque des troubles se déroulent dans la ville à partir des années 1650. Il meurt à Montoux le 25 juillet 1675.

Avignon, bien qu'entré peu à peu en décadence après le départ des Papes en 1377, est demeuré un centre religieux important jusqu'au XVIII^{ème} siècle. Et les pièces signées ou anonymes écrites pour célébrer la naissance du Christ et nommées « nadaus » seront innombrables, les plus importantes étant « Lei Nadaus de Nòstra-Dòne-dei-Dòms » (« Les Noëls de Notre-Dame-des-Doms »), vers 1570-1610. Ce genre littéraire, essentiellement populaire, part d'un fonds commun d'inspiration né du culte de la nativité qui se retrouve dans toute l'Europe occidentale. Mais au Sud, la permanence du théâtre religieux longtemps après son interdiction au Nord des représentations des mystères, favorise cette naissance, cependant qu'en même temps s'élabore le nouveau genre dramatique qu'est la pastorale religieuse, étroitement liée à la production des « nadaus ». La caractéristique des « nadaus » est surtout de présenter, à travers un prétexte religieux, le petit peuple dans ses manifestations de la vie quotidienne.

C'est exactement ce que nous fournit Saboli qui publie ses « nadaus » entre 1669 et 1674. Au total, il y eut à ce moment 7 fascicules contenant 57 « nadaus », dont 7 étaient en français et n'étaient pas de lui. Sur les 50 « nadaus » restants, 2 sont plus anciens, et finalement on a la certitude que Saboli est l'auteur de 48 « nadaus ». De plus, bien qu'il soit un excellent musicien, on ne possède pas la preuve qu'il soit l'auteur des musiques, ce qui se comprend car à l'époque l'emprunt soit à des airs populaires, soit à des airs de cours, était la règle.

Les « nadaus » de Saboli qui est un artisan très habile de la strophe, sont d'un naturel qui a fait son succès. L'occitan provençal qu'il emploie est peu touché d'influences littéraires et il nous restitue avec précision le langage rural de son époque. Il peint avec réalisme et délicatesse le monde des bergers : on est très loin des « bergeries » de Marie-Antoinette et des

précieux français ! Surtout, dans chaque « nadau », il présente un thème humain avec des personnages dont l'anachronisme ne pose aucun problème. Le ton est vif, les refrains enlevés, l'humour règne et la naïveté populaire finement marquée. C'est un succès complet qui explique la publication effectuée à partir de 1669, et les très nombreuses rééditions postérieures faites jusqu'à nos jours Et aussi les essais des félibres pour créer de nouveaux « nadaus ».

Mais ces essais, peu concluants, montrent combien il est difficile de s'inspirer d'un genre populaire dans un monde en pleine transformation et dans lequel les conditions de vie sont différentes.

Nous devons être reconnaissants à Nicolau Saboli de nous avoir laissé ces « nadaus », certes témoignages d'une époque, mais qui demeurent actuels dans leur présentation du peuple du Comtat et plus largement des paysans européens au moment où disparaît cette civilisation. Car sa langue n'est pas une pièce de musée mais le reflet d'un monde révolu et elle peut être utilisée pour préparer l'avenir. Et s'il est vrai qu'il n'existe pas de sauveur suprême, on ne peut jamais faire table rase du passé comme Marx et Lénine l'ont montré. Sauf à connaître le sort de l'U.R.S.S.

L'OUVRIER TYPOGRAPHE JUNIOR SANS

La région de Béziers a donné de nombreux auteurs à la littérature occitane et c'est d'ailleurs dans cette ville qu'a été organisé le premier concours littéraire de notre renaissance, en 1839, par la *Société Archéologique* sous l'impulsion de Gabriel Azaïs, que j'ai présenté dans ces colonnes ainsi que ses fils Jaume e Brunon. C'est également à ce moment que se révèle un phénomène lié tant au développement de l'instruction dans le peuple qu'aux illusions du socialisme utopique et du rousseauisme, encouragé par les grands écrivains d'expression française tels Lamartine ou Georges Sand : les poètes-ouvriers. Les ouvriers spécialisés auront à cœur de montrer que dans la société capitaliste et libérale qui se construisaient, ils n'étaient nullement inférieurs aux bourgeois. Et à ce propos, tant l'instruction que la création constituaient aussi un moyen de libération et de promotion sociale. Bien entendu, Béziers, qui est alors une ville relativement industrialisée, de même que le Bas Languedoc et la Basse Provence, n'échappe pas au phénomène. C'est ainsi qu'après du bourgeois Gabriel Azaïs, elle fournira des auteurs non négligeables, dont l'un appartiendra à ces poètes-ouvriers, en l'occurrence Antòni Junior Sans.

Antòni Junior Sans donc, est né à Béziers le 3 décembre 1820, au 45 de la rue Sainte-Claire, d'un père qui exerçait la profession de tisserand et d'une mère qui mourut alors qu'il avait tout juste un an. Son père qui l'éleva, le plaça dans une imprimerie où il devint ouvrier typographe ce qui le mettait dans l'aristocratie ouvrière et explique en partie sa vocation pour l'écriture. À la mort de son père, en 1870, qui lui laisse un bon héritage, il abandonne ce métier pour prendre la gérance d'un café puis du Cercle des Officiers. C'est dans sa maison de la rue de Clairie qu'il est terrassé par une attaque d'hémiplégie en 1893. Et c'est là que sa femme, qu'il avait épousée en 1848, Maria-Anna Fèlix Gailhac, décède en 1896. Quant à son fils qui n'habitait pas Béziers, il le confia aux soins dévouées d'une servante qui s'occupa de lui jusqu'à sa mort survenue le 29 mars 1905. Fort heureusement, la paralysie qui avait atteint ses deux membres du côté gauche n'avait pas altéré ses capacités cérébrales et jusqu'à la fin, il put continuer à écrire.

C'est que outre sa profession de typographe, il avait eu un modèle avec son père, Julian, qui avait écrit pour se distraire quelques pièces de circonstance en occitan comme c'était l'usage à l'époque le mercredi des Cendres où l'on brûlait Caramentran à la grange de Fònt Nòva, sur l'ancienne route de Bédarieux. Plus tard, son fils Junior, déguisé en capucin, récitera ses carnavalades satiriques qui devaient intriguer le jeune Frederic Mistral déjà célèbre depuis la publication de "Mirèlha" ("Mireille").

La première pièce que nous connaissons de Junior Sans, la "Satira prumièira" (pr : la satire prumièira ; "La première satire"), date de 1853. Remarquée par la *Société Archéologique de Béziers*, elle n'est certainement pas sa première œuvre car elle est trop bien tournée. Mais désormais, il va se mettre à rimer régulièrement en occitan et il a publiera de très nombreux opuscules et plaquettes de pièces de circonstance et d'actualité. Surtout, il donnera trois ouvrages de poésies : "Uèit teladas del Felibre de la Naveta" ("Huit pièces de toile du Félibre de la Navette") (1875), "Autras uèit teladas del Felibre de la Naveta" (Huit autres pièces de toiles du Félibre de la Navette") (1881) et le plus important, "Un molon de teladas" ("Un tas de pièces de toile") (1893). Une "telada" désigne exactement ce que contient de toile le métier d'un tisserand et la "naveta" est un instrument de tisserand. L'emploi de ces termes par Junior Sans, qui n'exerce pss cette profession, est une sorte d'hommage rendu à son père.

Par ailleurs, c'est probablement sous l'influence de Gabriel Azaïs qui l'avait signalé à Frederic Mistral, que Junior Sans qui était devenu le poète le plus populaire de Béziers après la disparition en 1856 de Jaume Azaïs, devint félibre. Et qu'il prit ce titre de "felibre de la

Naveta". En 1881, il fut d'ailleurs coopté majoral du Félibrige, ce qui pour Mistral, permettait de mieux implanter l'association dans la région de Béziers.

La qualité de la langue de Junior Sans est à souligner surtout en raison de la pureté. Il a toujours tenu à utiliser l'occitan de sa ville natale, évitant le plus possible les francismes ainsi que les félibrismes des imitateurs de Mistral qui ont mené à un parler artificiel qui n'est utilisé par personne si ce n'est certains intégristes fascisants. Mais ses vers, en dehors des satires, sont très classiques et peu originaux ce qui, je le répète n'empêche pas leur utilisation étant donné la qualité de la langue utilisée. Quant à sa prose, elle peut être négligée.

Junior Sans a collaboré à de nombreuses publications dont *l'Armanac Provençau* (*l'Almanach Provençal*) et *l'Armanac Cevenòu* (*l'Almanach Cévenol*), et surtout sur la fin de sa vie, au périodique occitan de Béziers, *Lo Camèl* (*Le Chameau*).

Tel quel, nous avons avec Junior Sans, l'exemple d'un poète, qui chose rare, a pu demeurer véritablement populaire tout en ayant rejoint un Félibrige dont les membres étaient à cette époque pour une grande part des notables ou des bourgeois.

ANTÒNI LEANDRE SARDOU, UN PRÉCURSEUR DE LA LINGUISTIQUE

La linguistique, en tant que science, est quelque chose de relativement récent. On peut dire en effet qu'elle n'existe en fait que depuis la seconde partie du XIX^{ème} siècle. Au moment précisément où se rationalisent les sciences. Cela explique par exemple les orthographes diverses qui, de bonne foi, ont été adoptées pour certaines langues bien qu'elles n'aient rien de scientifique, par des hommes intelligents. Et aussi que l'orthographe scientifique moderne de l'occitan n'ait pu être mise en œuvre qu'à partir de 1900. Parmi ceux qui, par l'étude comparative, ont montré l'unité de l'occitan, figure Antòni Leandre Sardou.

Celui-ci est né au Cannet, près de Cannes, le 19 janvier 1803. Il effectue des études primaires à Cannes qui n'est alors qu'une petite ville de moins de 5 000 habitants, et il devient employé de commerce. Il part pour Paris, promotion sociale oblige, et à force de travail il parvient à devenir en 1824 maître-répétiteur à l'École de Commerce de cette ville, puis, ayant acquis de nouvelles connaissances, professeur dans cette même école. En 1865, parvenu à la retraite, il retourne en Provence. Il meurt à Cannes le 14 octobre 1894, à plus de 91 ans. On notera qu'il est le père de « l'immortel », aujourd'hui totalement oublié comme tous ces tristes individus incapables, Victorien Sardou.

Évidemment, la langue maternelle de Leandre Sardou est l'occitan provençal, qui était la seule langue socialisée en Occitanie à cette époque. Mais, dès qu'il a voulu grimper les échelons, il a appris le français, comme cela se passe actuellement avec l'anglais, seule langue permettant de s'élever socialement. Cependant, il n'a jamais oublié son provençal et surtout il l'a toujours considéré en dignité au contraire des parvenus.

Non pas qu'il ait beaucoup écrit en occitan. Mais avant même son retour à Cannes, il s'était attelé aux études historiques et linguistiques. En 1858, il publie « La vida de Sant-Onorat » (« La vie de Saint-Honorat »), légende du XIII^{ème} siècle en vers occitans, par Raimond Feraud qui était prieur de la Roque-d'Anthéron (B-du-R), avec une analyse et une traduction.

Surtout, il s'est attaché à montrer comment l'occitan niçois ne constituait qu'un sous-dialecte de l'occitan général. En effet, à l'époque - et aujourd'hui encore chez les ignorants -, certains soutenaient que le niçois était de l'italien ! Cela était évidemment une idiotie de considérer qu'il y avait forcément identité entre territoire politique et ethnie, mais c'était ainsi. Car d'utiliser un mensonge permettait aux nationalistes italiens de justifier leurs revendications sur Nice. À juste raison d'ailleurs, mais pour autre chose que la langue, les Niçois se sentaient profondément italiens. Et il fallut procéder aux trucages systématiques des élections jusqu'à la guerre de 1914 pour disposer là-bas de députés pro-français. Je vous renvoie à l'histoire de Nice pour les détails.

Ceci étant précisé, Leandre Sardou, qui n'était pas niçois, mais originaire du Cannet, c'est-à-dire de la partie provençale et pro-française des Alpes-Maritimes, se mit au travail pour montrer l'occitanité de Nice. La linguistique de Sardou avait elle aussi des raisons politiques, mais inverses, en faveur de la France qui avait absorbé la plus grande partie de l'Occitanie ! Il n'eut évidemment aucune peine pour en apporter les preuves, car la seule chose qui aurait pu faire penser le contraire était l'utilisation de l'orthographe italienne pour écrire l'occitan niçois. Par exemple, le mot occitan « que », en suivant l'orthographe français était écrit « qué », mais en suivant l'orthographe italienne « che » ! De là à dire qu'il s'agissait d'italien... En étudiant le vocabulaire, la prononciation et la syntaxe, Leandre Sardou montre que nous sommes bien dans le domaine occitan. Ce qu'avait d'ailleurs montré avant lui l'auteur niçois Josèp Rosalinde Rancher.

Bien entendu, les félibres lui feront des avances et lorsque le *Félibrige* se développera dans les Alpes-Maritimes, il en sera l'un des éléments moteurs. En 1881, il sera coopté majoral du *Félibrige*. Avec lui pourra s'installer à Cannes, où le prince William Bonaparte-Wyse (1826-1892) que j'ai présenté dans ces mêmes colonnes, venait chaque année passer plusieurs mois et où il est décédé, un foyer de renaissance occitane qui a connu une certaine importance.

L'ABBÉ FERRAN SARRAN, UN GRAND ÉCRIVAIN GASCON

Jusqu'ici je n'ai pas présenté beaucoup de créateurs occitans gascons. La Gascogne est pourtant l'une des régions où notre langue connaît encore un usage social étendu. Je vais donc essayer de combler un peu cette lacune en vous parlant de l'un de ses grands écrivains, l'abbé Ferran Sarran.

Celui-ci est né à Panjas (Gers), le 16 février 1872. Il accomplit des études secondaires et universitaires à l'*Institut Catholique* de Toulouse où il eut notamment pour professeur le chanoine Leonci Couture qui l'initia au folklore et à la littérature populaire sans la couper des sources classiques et lui fit connaître le *Félibrige*. Tout cela explique, au moins pour partie, le grand talent dont fit preuve Ferran Sarran. Chargé de diriger la *Pension Salinis*, à Auch, il mourut dans cette ville le 16 septembre 1928.

Très tôt lié au *Félibrige* dont il deviendra rapidement l'un des éléments les plus actifs en Gascogne il sera un animateur incomparable et s'inspirant des exemples provençaux et languedociens, il publiera durant vingt-cinq ans l'*Armanac de la Gasconha* (*Almanach de la Gascogne*), dans lequel il signait sous le pseudonyme de « Lo Cascaròt ». Dans cette publication il prolongea auprès du peuple les recherches folkloriques de Joan-Francés Bladé.

Animateur et folkloriste donc, mais aussi poète lyrique, critique littéraire, orateur, poète dramatique, il a abordé tous les genres avec un égal succès : poésies sérieuses, rondeaux, chansons, contes gais ou tristes, satire... Surtout, il a été le fondateur du théâtre occitan gascon moderne avec en 1913, « La grand mair » (« La grand'mère »), en 1913 « L'òme blanc » (« L'homme blanc »), et en 1923 « Los perdigalhs » (« Les perdreaux »). Ces trois pièces dramatiques ont été éditées en 1928. En outre, philologue, il a donné une grammaire et un dictionnaire gascon de valeur.

Un nom à ne pas oublier.

DANS LE PAYS DE FORCALQUIER : EMILI SAVY, CARLES DESCOSSE, JOAN-BAPTISTA GRA

Les Alpes occitanes ont fourni relativement peu d'auteurs à notre littérature. La raison en est évidente : il s'agit d'une région surtout rurale demeurée isolée jusqu'au commencement du XX^{ème} siècle. Or, l'on sait que la création se fait surtout dans les villes, ou à tout le moins dans des zones urbaines.

Mais cela explique aussi que dans les Alpes occitanes seuls quelques endroits précis fournissent les écrivains. Ainsi, Digne, Gap, Embrun et surtout Forcalquier, cette dernière cité étant au contact de Marseille et d'Aix. Ce qui bien sûr, ne veut pas dire qu'ailleurs il n'y ait pas eu quelques écrivains isolés. Nous pourrions d'ailleurs le constater dans des articles à venir.

Par ailleurs, contrairement aux autres parties de la Provence, le *Félibrige* a eu une influence relativement importante. Cela se comprend car ici c'est surtout les éléments bourgeois traditionnels qui ont participé à la renaissance occitane. Les paysans écrivaient peu et les créateurs populaires étaient trop isolés pour constituer des groupes autonomes comme ce fut le cas en Basse Provence. Ainsi, c'est à Forcalquier, trait d'union entre le pays d'Aix et la montagne, qu'a été créée la première « escòla » (« école ») félibréenne l'*Escòla deis Aups* (*École des Alpes*), en 1877, suite aux fêtes de « Nòstra Dama-de-Provença » (« Notre-Dame-de-Provence ») qui s'étaient déroulées du 11 au 14 septembre 1876, et qui avaient permis à un certain nombre de personnes de la bonne société favorables à l'occitan, de se rassembler.

Parmi les fondateurs de cette *Escòla deis Aups* on trouve deux auteurs qui se sont faits remarquer par leur œuvre, le chanoine Emili Savy et Carles Descosse.

Le premier est né à Forcalquier en 1823, et il y est décédé le 10 juin 1889. Il avait commencé à versifier en occitan vers 1860 et c'est lui qui en 1870, avait eu l'idée d'organiser le concours littéraire pour les fêtes de la célébration de la chapelle de Nòstra-Dama-de-Provença. Il participa d'ailleurs à ce concours. Il fut choisi deux années plus tard pour être le premier « cabiscòu » (« président ») de l'*Escòla deis Aups*. Son œuvre poétique est assez mince et d'une facture très classique. Mais elle est soignée et quelques pièces de circonstance demeurent lisibles même si elles ne sont pas très originales. Elles ont été généralement publiées dans *Le Journal de Forcalquier*.

Beaucoup plus intéressant est Carles Descosse, né en 1818 à Forcalquier, et décédé dans cette cité le 14 octobre 1904. Notaire, il est adjoint à la mairie de sa ville natale lors des fêtes de Nòstra-Dama-de-Provença, et c'est à cette occasion qu'il prononce un discours en occitan. À partir de ce moment, il se passionne pour sa langue natale, participe à la fondation de l'*Escòla deis Aups* dont il est élu vice-président avant d'en devenir plus tard le président. En 1881, il est nommé vice-syndic du *Félibrige* pour les Alpes, fonction administrative.

Il a écrit de très nombreuses poésies qui ont été publiées dans l'*Armanac Provençau* (*Almanach Provençal*), *Lo Brusç* (*La Ruche*), *Le Journal de Forcalquier*, outre des tirages à part. Par ailleurs, il a traduit en vers provençaux les fables de Florian, mais cette œuvre est demeurée inédite. Certes, son inspiration n'est pas exceptionnelle, mais une partie de sa production, notamment celle qui n'est pas de circonstance, se lit encore avec plaisir.

Je terminerai cette présentation de quelques écrivains de la région de Forcalquier en parlant d'un autre ecclésiastique, l'abbé Joan-Baptista Gra. Né à Curbans, près de Forcalquier, en 1831, il a été curé de Céreste et a rimé en signant le plus souvent sous le pseudonyme de « l'Agrafonier de Curbans » (« Le Cerisier de Curbans »). Il a participé à divers concours littéraires, et en particulier, en 1883, à celui organisé par la *Société Scientifique et Littéraire des Basses-Alpes*.

L'AGENT DE MARINE CELESTIN SÉNÈS

Un certain nombre de fonctionnaires, qui donc appartenaient à l'élite intellectuelle qui avait acquis un certain niveau d'instruction, ont soutenu la renaissance occitane. Et plus précisément, dans l'administration de la Marine dont j'ai déjà présenté dans ces colonnes deux membres, le Marseillais Loïs Pally et le Toulonnais Baptistin Touar. Aujourd'hui, c'est d'un personnage qui a connu une grande célébrité jusqu'à une époque récente dans la région toulonnaise, que je parlerai, en l'occurrence Celestin Sénès.

Celui-ci est né à Solliès Pont (Var), dans la vallée du Gapeau, près de Toulon, le 2 février 1827. Son père était un maître-boulangier qui eut quatre enfants. Et comme c'était d'usage à l'époque dans les familles nombreuses, le jeune Celestin fut d'abord destiné aux ordres. D'où ses études au séminaire de Brignoles. Mais il n'avait pas la vocation et ses humanités terminées, le voilà étudiant en médecine. Mais il n'a pas plus de goût pour le scalpel que pour la prêtrise, aussi il s'oriente dans la carrière d'agent administratif de la Marine où il parviendra aux plus hauts grades de la hiérarchie. Il passera plus de quarante années dans cette administration, dont une dizaine à Alger. Il meurt à Toulon le 19 janvier 1907, à 80 ans.

Dès 1847, il se révèle républicain, en soutenant les saint-simoniens et les fourriéristes. En 1864, lors de la visite de Victor Gelu à Toulon, il rencontre le grand chansonnier marseillais. Il écrit pour des journaux divers textes et des monographies en français qu'il signe sous le pseudonyme de La Sinse, qui était le surnom donné à sa famille pour la distinguer d'homonymes nombreux dans la région. C'est aussi en 1864, après son retour d'Algérie, qu'il publie dans le journal *Le Moucheron*, ses "Scènes de la vie toulonnaise", spectacle familial du petit monde des marchands et des ménagères du quartier de Besagne. Les textes sont en occitan, surtout pour les anciens, avec des jeunes qui sont à accéder au français. Il y a mise en représentation sympathique des types populaires. Désormais, il publiera de très nombreuses scènes de ces mœurs locales, un exemple qui sera suivi notamment à Marseille par Loïs Foucard et Baptistin Touar.

En 1868, il publie les fascicules du "Théâtre de Besagne et Mœurs provençales" qu'il continuera à diffuser par livraisons les années suivantes. Et en 1874, ce sera les "Scènes de la Vie Provençale" préfacées par un journaliste toulonnais qui vit à Paris, Loïs Jourdan, qui rime également à l'occasion en occitan. Peu après, en 1878, en collaboration avec le très réactionnaire Félix Peise, il donne la pièce "Un pin fa un pin" ("Un pin fait un pin"), qui connaît un grand succès sur la scène, en particulier à Toulon et Marseille.

Lorsque Félix Peise lance en 1876 l'almanach *Lo Franc Provençau* (« Le Franc Provençal »), Celestin Sénès, La Sinsa, en devient l'un des collaborateurs. C'est aussi à ce moment que le Félibrige tente de s'implanter vraiment dans le Var, ce qui ne va pas sans difficultés. D'abord, en 1883, c'est à Saint-Raphaël que se déroule la "Santa-Estèla" ("Sainte-Estelle"), fête annuelle des félibres. Mais sans résultat appréciable. Une autre "Santa-Estèla" est organisée en 1885 à Hyères, et là, les choses sont peut-être mieux préparées, toujours est-il que les résultats sont positifs. Et pour les Jeux Floraux organisés à cette occasion, le lauréat du concours de prose est Celestin Sénès, pour ses "Scènes de la Vie Provençale". C'est en quelque sorte une consécration officielle à un moment où le Félibrige semble voué à un avenir prometteur.

Bien entendu, Celestin Sénès continue de collaborer à de nombreux journaux en français, tels *Le Petit Marseillais* ou *Le Petit Var*. Surtout, il collaborera outre au *Franc Provençau*, aux publications marseillaises en occitan qui ont une large diffusion comme *Lo Tròn de l'Èr* ("Le Tonnerre"), publié de 1877 à 1881, et *La Sartan* ("La Poêle"), qui durera de 1891 à 1905. Là, il donnera surtout des nouvelles scènes populaires dont le succès ne se dément pas.

Il convient de souligner l'importance des écrits et des comédies de La Sinsa dans les milieux populaires varois, et en particulier de la région toulonnaise. Il ne s'agit certes pas de chefs-d'œuvres au sens que l'on donne généralement à ce terme, mais à travers une verve truculente, réaliste, parfois moraliste, le peuple s'y reconnaît dans ses aspects les plus sympathiques. Quant à la langue, parfois mêlée suivant la tendance de l'époque, de francitan, elle est excellente en particulier pour ce qui est de la syntaxe. On notera que malgré le prix obtenu à Hyères, Celestin Sénès refusera absolument d'en faire une transcription en orthographe félibréenne, montrant ainsi son esprit d'indépendance.

Il serait bon que soit publié un choix des meilleurs textes de La Sinsa, ce qui permettrait aussi de montrer l'évolution historique et sociale de la région toulonnaise.

LE TROBAIRE D'APT, EUGÈNI SEYMARD

Avec Eugèni Seymard, nous sommes dans cette Provence intermédiaire qui est à la charnière de la Basse Provence maritime et de la montagne. Dans le pays d'Apt, en Vaucluse.

Il est né à Apt en 1802. Il y meurt, nonagénaire, le 21 février 1892, étant l'un des derniers représentants de ces écrivains qui préparèrent, souvent de façon inconsciente, la renaissance littéraire occitane des années 1840-50.

Il appartenait à une famille de la bourgeoisie aisée. Il étudie la médecine et la pharmacie à Paris, sous la Restauration. Mais, de même que le docteur Honnorat, d'Allos, qui restitua l'orthographe occitane classique, il rentre au pays aussitôt ses études terminées. Durant son séjour à Paris, il s'est mêlé au mouvement littéraire qui s'y développe alors.

De retour à Apt, il devient l'un des membres du groupe qui, en 1834, crée le journal *La Revue Aptésienne*, remplacé quelques années plus tard par *Le Mercure Aptésien*.

A cette époque, ainsi que l'a montré dans sa thèse notre ami Renat Merle, l'occitan commence à occuper de nouveau une place dans les journaux malgré les réticences des bourgeois « progressistes » (voir l'attitude de ceux-ci aujourd'hui avec l'anglais !) Toutefois, cette évolution, commencée à Marseille, connaît un retard dans les cités moins importantes, ce qui est le cas à Apt.

C'est donc une réaction courageuse contre les préjugés qui pousse Eugèni Seymard à publier le 24 août 1834, une charrade en occitan dans la *Revue Aptésienne*. Encouragé par le succès d'autres textes mineurs qui suivront, il donne alors des rimes plus importantes.

C'est ainsi qu'il devient pour les Aptésiens et les habitants de la région, le rimeur populaire et populiste, car il présente essentiellement des types et des événements locaux dont l'incidence politique est tout à fait secondaire, ou qui sont moralisateurs. Sans parler de prises de position dans la ligne officielle sous prétexte d'apolitisme.

Ainsi, un texte publié en 1864, « Una scèna de bugadieras » (« Une scène de lavandières ») en constitue un exemple caractéristique. Des « bugadieras » de la région ont été louées pour faire la « bugada », la lessive, par un propriétaire. Mais, elles ne se pressent pas, prétendent que leur temps de travail doit être limité, bref, demandent une certaine dignité. Elles vont boire un café. Passe à ce moment un groupe de Gavotes, de filles de la montagne, qui viennent chercher du travail au moment de la moisson. Le propriétaire les engage, et en deux heures, ces filles font la lessive qui aurait demandé la journée aux « bugadieras » d'Apt. Celles-ci, évidemment, n'ayant pas fait le travail, ne sont pas payées. Toutefois, les Gavotes partageront leur paye avec elles. Le propriétaire explique alors aux « bugadieras » aptésiennes qu'elles ont des devoirs, ce que désormais, elles comprennent parfaitement. Cette scène a été inspirée par un fait réel.

Il s'agit donc de maintenir la cohésion sociale dans le cadre de l'obéissance aux riches qui ont le pouvoir de décision. Par ailleurs on voit que l'immigration, provençale intérieure ici, n'est pas un fait récent. On est toujours l'immigré de quelqu'un !

Evidemment, on ne pouvait demander autre chose à Eugèni Seymard que de soutenir les privilèges de la classe dont il était partie intégrante.

Ceci étant, Eugèni Seymard a été l'un des collaborateurs des deux journaux occitans fondés en 1841, *Lo Tamborinaire et le Ménestrel* (*Le Tambourinaire et le Ménestrel*), de Pèire Bellot, et surtout *Lo Bolhabaissa* (*La Bouillabaisse*), de Desanat, que nous avons présentés dans ces mêmes colonnes.

Il a publié aussi un certain nombre d'opuscules en occitan, et il n'a pas négligé le français, langue dans laquelle il a écrit divers travaux scientifiques.

En outre, en 1855, il a été l'un des fondateurs d'une association culturelle aptésienne, non officielle et sans statut, qui devait pourtant être à l'origine de diverses manifestations.

C'est en particulier grâce à elle qu'en 1862 furent organisés les Jeux Floraux qui permirent au Félibrige, dont la création était récente, d'accomplir une avancée dans les milieux lettrés.

La langue de Seynard, très naturelle, est excellente. Il traite certes de sujets locaux, mais une analyse de son œuvre permet d'avoir une bonne idée de ce que pouvait être la vie dans une localité de la Provence moyenne. Outre l'intérêt linguistique, cela devrait inciter les historiens à s'intéresser à son œuvre qui montre ce qu'étaient les mentalités d'alors. En tout cas, Eugèni Seynard est un auteur à ne pas négliger.

LE MAÎTRE DE PENSION PÈIRE SILVY

Parmi les meilleurs écrivains occitans qui ont été à l'origine de la renaissance littéraire du XIX^{ème} siècle, figure Pèire Silvy dont le nom est aujourd'hui à peu près complètement oublié.

Pèire Josèp Onorat Silvy est né à Marseille le 22 décembre 1775. Il était issu de la bourgeoisie moyenne, son père, Josèp, étant négociant et... franc-maçon. Il a fait certainement de bonnes études puisqu'il est devenu instituteur primaire puis maître de pension, résultat probable de la fortune paternelle dont il a hérité et qui lui a permis de mener une carrière privée dans l'enseignement. Son établissement était situé au numéro 47 de la rue Paradis. Il se marie le 28 ventose, an IX, avec Maria Anna Clara Vidal, son aînée d'un an puisque née le 9 novembre 1774. Il exercera sa profession jusqu'en 1848, et il mourra l'année suivante, le 12 octobre 1849, dans son domicile sis au numéro 21 de la rue Dragon.

À l'occasion de la parution d'un poème publié par le journal *Lo Tamborinaire et le Ménestrel*, fondé en 1841 par Pèire Bellot et Josèp Méry, le rédacteur nous apprend que Pèire Silvy consacre les rares moments de loisir que lui laisse son état, à des recherches sur la langue provençale. Il ajoute qu'il a reçu le 15 juillet, une médaille d'argent décernée par le ministre de l'Instruction Publique, et que son nom figure en tête de la liste des instituteurs et institutrices qui ont le mieux mérité de l'estime des autorités préposées à l'enseignement primaire. Il semble donc que Pèire Silvy ait exercé son métier consciencieusement.

Certes ! Mais venons-en à ce qui nous intéresse plus spécialement, c'est-à-dire à l'écrivain occitan. Effectivement, il collaborera au moins une fois, au journal *Lo Tamborinaire et le Ménestrel*, et surtout à celui de Josèp Desanat, *Lo Bolhabaissa (La Bouillabaisse)*.

Mais, la plus grande partie de son œuvre est demeurée inédite. Il se contentait de la déclamer à des amis lors de banquets et de réunions intimes. Et cela se comprend aisément car Pèire Silvy a écrit des poèmes qui, pour la plupart, sont érotiques, ou mieux, licencieux. Et il est évident que cela ne collait nullement à son état d'instituteur primaire et de maître de pension qui sous-entendait une morale irréprochable à cette époque pré-victorienne où les bourgeois pratiquaient les pires saloperies, mais où il était interdit d'en parler.

Fort heureusement, ces textes ne sont pas perdus. Ils nous ont été conservés par Antòni Conio qui a récupéré le manuscrit de Pèire Silvy. Personnellement, j'ai pu le consulter et voir la richesse qu'il représente.

Le contenu en est très intéressant. La langue de Pèire Silvy est excellente, avec une syntaxe occitane peu influencée par le français ; quant aux francismes de vocabulaire, ils sont réduits à ceux entrés dans la langue populaire. Il n'imité pas certains écrivains qui, par facilité, en rajoutaient.

Encore plus intéressant est le contenu des textes. C'est que, outre certains contes purement moraux, nous y trouvons des textes érotiques comme je l'ai dit, bien dans la tradition du temps et qui s'inspirent des auteurs de la fin du XVIII^{ème} siècle. C'est le cas notamment, d'un conte licencieux qui est remarquable et mériterait une réédition critique.

Mais il n'y a pas que cela dans le manuscrit, et d'autres poèmes mériteraient également d'être présentés car ils montrent que la création occitane urbaine, particulièrement marseillaise, mais cela se retrouve à Montpellier, Nîmes et dans d'autres villes, est à la fois très populaire mais aussi adaptée aux modes du temps tout en faisant preuve d'une grande originalité.

Pèire Silvy est un auteur qui mérite une bonne place parmi les trobaires du XIX^{ème} siècle, et plus largement dans les écrivains de cette époque.

L'ABBÉ LEON SPARIAT

La diversité d'origines sociales des créateurs qui ont illustré et défendu la culture occitane constitue la preuve que celle-ci a une dimension nationale et non régionale comme certains le prétendent. Ou alors, il faudrait en dire autant pour la culture française. Car ce qui caractérise la dimension nationale d'une culture et donc d'une langue, c'est précisément le fait que toutes les classes de la société et donc toutes les idéologies y participent.

C'est ainsi qu'à un moment où dans sa masse l'Église demeurait encore très réactionnaire, de nombreux prêtres ont écrit en occitan comme le faisaient de leur côté, des socialistes avancés. Et c'est l'un de ces prêtres, l'abbé Leon Spariat, que je vais vous présenter.

Leon Spariat est né à Roumoules, dans les Basses-Alpes devenues par un coup de baguette magique Alpes-de-Haute-Provence, le 18 août 1861. Mais, c'est à Toulon qu'il grandit, son père, menuisier, s'étant installé dans cette ville. De souche populaire donc, il fait ses études au petit séminaire de Grasse et au grand séminaire de Fréjus avant de devenir prêtre. Il est nommé dans diverses localités du Var où son souvenir s'est conservé en raison de son caractère indépendant et du fait qu'il prêchait toujours en occitan provençal. Ainsi, curé de Pourcieux, près de Saint-Maximin, on envisagea de le déplacer dans un village du nord du département, près des gorges du Verdon, et qui, à l'époque, n'était pas plus agréable que Pourcieux. Il se contenta de déclarer : « Pourciu per porciu, rèsti onte siáu ! » (« Pourcieux pour porcherie, je reste où je suis ! ») Il y a là un jeu de mots, en occitan « porciu » étant à la fois le nom d'un village, et désignant une porcherie. Il devint plus tard directeur du cercle catholique des ouvriers de l' Arsenal de Toulon et fut curé de Pierrefeu. C'est dans cette cité que pendant qu'il célébrait une messe il fut terrassé par une attaque en 1935. Hospitalisé à Marseille, il devait y mourir une année plus tard, le 26 avril 1936.

Très jeune il commence à écrire en occitan. C'est ainsi qu'il reçoit un prix littéraire en 1883, aux Jeux Floraux de Saint-Raphaël, organisés par les félibres et il rejoint alors le *Félibrige* dont il constituera l'un des éléments populaires et pittoresques par son franc parler. L'année suivante il participe aux Petits Jeux Floraux de Marseille.

En 1898, il publie un poème tragi-comique en 7 chants, « Lo Sant-Alòi de Brossinet » (« La Sant-Éloi de Broussinet »), d'une veine comique qui ne manque pas de verve et d'originalité.

Un peu avant, en 1897, il commence une collaboration dans le journal *Lo Gau* (*Le Coq*), créé par le père Xavier de Fourvières en décembre 1896 et qui disparaîtra en 1911. C'était une publication destinée aux catholiques. De nombreux collaborateurs étaient d'ailleurs des prêtres. C'est dans le cadre de ce journal que furent organisés des concours de prédication en occitan ; Leon Spariat devait y être couronné en 1899.

Par ailleurs, il collaborera à diverses revues félibréennes : *L'Alhòli* (*L'Aioli*), *l'Armanac Provençau* (*Almanach Provençal*), *Viva Provença !* (*Vive la Provence !*), *La Revue Félibréenne*.

Outre « Lo Sant-Alòi de Brossinet », qui constitue et de loin son œuvre majeure qui mériterait une réédition, il a écrit de nombreux poèmes d'inspiration félibréenne qui sont donc négligeables, ainsi que des sermons des panégyriques, des cantiques. L'un de ceux-ci, « Nòstra-Dama-de-la-Gàrdia de Marselha » (« Notre-Dame-de-la-Garde de Marseille »), écrit en 1931, parvient à lier la des fidèles à l'histoire de Marseille.

J'ai dit que Leon Spariat était d'un caractère indépendant, et j'ajouterai fier et énergique, ce qui lui valut parfois des difficultés. De là la devise qu'il avait adoptée et qu'il appliqua sa vie durant : « Quand as drech, rèsta drech ! » (« Lorsque tu as raison, maintiens ta position ! ») Cela peut s'appliquer à la position des occitanistes.